

Joëlle

Texte amorcé par

Josiane Klassen

VIIIe course à relais

Collectifs d'écriture de l'Outaouais (CERVO)

Été 2018

Première partie — *Josiane Klassen*

Trois ans déjà qu'elle le faisait. Un désir, voire un besoin puissant et incontrôlable l'y poussait. Au moment de le faire, elle ressentait une anticipation parsemée de doutes qui, une fois rentrée chez elle, se transformait en fierté doublée d'un sentiment de vide qui, pour un bref instant, pinçait son cœur.

Il venait toujours. Elle déposait son butin dans le kiosque abandonné dans le coin du parc habituellement désert. Puis, elle se cachait et attendait. La première fois, l'attente s'était faite longue. En fait, elle avait attendu sans attendre vraiment, sachant qu'à cette heure, aucun passant n'empruntait ce sentier débouchant sur les herbes hautes peuplées de fleurs sauvages. Mais rester là, dissimulée derrière des touffes d'arbrisseaux, lui avait donné le sentiment de vivre une aventure hors du commun. Elle allait sortir de sa cachette, satisfaite de son expérience, quand le son d'un pas l'avait clouée sur place. Pourquoi n'avait-elle pas bougé pour protéger son trésor ? Un mélange d'émotions fortes l'avait retenue, suivi d'un vif besoin de voir les yeux d'un autre se poser sur ce qui animait son cœur et son âme depuis trois ans.

Les pas lents, presque hésitants, venant dans sa direction révélèrent le promeneur heureux d'être là dans la beauté du jour. Arrivé devant le kiosque, il s'était immobilisé, les yeux agrandis par la surprise, comme ne sachant pas s'il rêvait encore. Quand il avait crié : « Il y a quelqu'un ? Où êtes-vous ? » en tournant la tête à droite et à gauche à la recherche du propriétaire de sa découverte, elle avait retenu son souffle se faisant plus petite derrière la verdure. Il avait alors regardé de tous côtés, attendu quelques instants, l'oreille aux aguets, puis, il s'était emparé des trois grandes toiles chatoyantes de couleurs et avait disparu sans se retourner.

Au sortir de sa cachette, éberluée par ce qui venait d'arriver, elle s'était assise sur le plancher du kiosque alors que l'impulsion de poursuivre le voleur et de récupérer ses œuvres la tirait. En même temps, une joie étrange l'empoignait et la retenait : quelqu'un trouvait ses peintures intéressantes au point de les subtiliser ! La fierté qui s'était emparé de tout son être l'emportait sur toute autre émotion. Une fois retournée chez elle, elle avait repris ses pinceaux et avait laissé la création se répandre en formes et en couleurs sur de nouvelles toiles.

Pendant trois ans, elle avait recommencé le même manège. À chaque fois, il venait, comme attiré magnétiquement par la présence des œuvres qui l'attendaient dans la solitude du parc. Et toujours, après avoir examiné les alentours, il s'emparait des toiles et, son butin sous le bras, il disparaissait dans la nature de son pas souple et vif.

* * * * *

Joëlle Leblanc avait été adoptée à l'âge de deux ans par un couple quinquagénaire sans enfant. Ses parents adoptifs, aimants, mais pauvres et sans imagination, l'avaient enfermée dans ce qu'ils comprenaient de la vie, c'est-à-dire une vie sans aspiration, tournée vers le simple, le concret et la satisfaction du devoir accompli. Luc et Adrienne Leblanc ignoraient tout de la naissance de la petite fille blonde aux yeux bleus qui leur était tombée du ciel. N'ayant aucune raison de cacher son adoption à la petite, ils l'avaient informée de cette réalité. Puis ils avaient fait silence sur la question et elle n'avait rien demandé. Dans ce monde dépouillé de fantaisies, son imagination avait jailli dans le secret de son cœur telle une plante laissée à l'abandon qui trouve seule un chemin vers soleil. À quatorze ans, sa vie s'éclaira soudainement. L'école du

village proposa aux enfants de peindre à l'huile une œuvre collective où chacun inventait librement un univers de formes et de couleurs. Le bonheur de créer sans que personne ne lui dise quoi faire insuffla immédiatement dans l'âme de Joëlle une passion qu'elle n'avait jamais connue.

Trouver de l'argent pour acheter pinceaux, tubes de couleurs et toiles afin de déverser sur le canevas son monde intérieur ne fut pas difficile, car la fin du secondaire III avait signifié pour elle son entrée sur le marché du travail en raison d'un manque à gagner dans sa famille. Toute à sa passion de peindre, elle n'en avait pas souffert, d'autant plus que ses escapades au parc confirmaient la valeur de ses créations alors que sa famille jugeait cette activité futile.

Un jour de juin, au sortir de l'épicerie où elle travaillait comme caissière, la première page d'un journal attira son attention. Un jeune homme qu'elle reconnut immédiatement y faisait la une. Grand, aux cheveux blonds cendrés et au regard clair, il était, à n'en pas douter, celui qui depuis trois ans venait à intervalle régulier dérober ses toiles dans le parc. Au bas de la photo, on lisait : « Le musée des beaux-arts du Canada achète pour la somme d'un million une œuvre du peintre Gabriel Legendre ». En dessous, l'œuvre du peintre apparaissait dans toute sa beauté. On y voyait toute en couleur une femme à peine esquissée courant dans un univers abstrait.

Joëlle n'en croyait pas ses yeux, la peinture achetée par le musée, attribuée à Gabriel Legendre était une de ses œuvres, à elle !

Deuxième partie — *Alain Routhier*

Elle n'en dort pas pendant quelques jours. Que faire ? Quelle attitude adopter ? Elle avait toujours peint pour le plaisir de la chose, pour incarner son âme dans un monde extérieur hostile.

Se lancer dans la juste revendication de son œuvre et de sa reconnaissance comme artiste authentique allait lui demander une énergie et des moyens financiers qu'elle n'avait pas. Sans compter toute l'angoisse et l'anxiété que cela allait inmanquablement générer.

Vraiment pas besoin de cela dans sa vie déjà assez hypothéquée ! Par contre, cet épisode d'appropriation injuste d'une de ses toiles lui confirmait hors de tout doute la valeur esthétique de sa création. Accepter et laisser aller, dans un acte d'humilité résignée face à ce coup du sort de l'Univers ? Sa famille ne lui avait-elle pas toujours dit que sa prétention artistique était futile ?

En ce premier jour d'octobre, après plus de trois mois de tourment intérieur, elle en est toujours au même point : elle ne sait vraiment pas comment réagir et une option est aussi valable que l'autre, au gré des jours ... et des nuits ! Ce déchirement la suit aussi dans ses rêves, libérateurs ou défaitistes, c'est selon. Toujours deux réalités possibles qui implacablement écartèlent son inconscient autant que sa vie. Trop profondément immergée dans ce monde intérieur et par manque d'un nécessaire recul, elle ne réalise pas qu'il y a une forte composante psychologique à son ambivalence.

Sans le savoir, elle souffre d'un trouble de la personnalité ; la sienne est dédoublée !

Joëlle est aussi Janelle ! L'une et l'autre tout à fait ignorantes de ce lien. Par le mécanisme typique de progression de cette atteinte psychologique, Janelle envahit, usurpe de plus en plus Joëlle la réelle. Jusqu'où cela ira-t-il ? Janelle oblitérera Joëlle si cette dernière ne réagit pas. Mais comment Joëlle peut-elle réagir dans l'inconscience de la pressante nécessité de le faire ?

Un observateur omniscient, quelque peu familier avec les méandres de l'esprit, saisirait immédiatement l'essence de la situation.

Joëlle, dans un authentique élan de l'âme, acquiert pinceaux, couleurs et autres matériaux nécessaires à la naissance de l'œuvre. Elle tend elle-même le canevas sur le cadre de bois, y esquisse les formes du début, peignant parfois jusqu'à tard dans la nuit. Puis elle sombre dans un lourd sommeil, le chevalet complice tapi dans un coin de la chambre. A son réveil, son regard tombant sur l'œuvre en cours, elle est agréablement surprise d'y voir quelque chose dont elle n'a point de souvenir. Elle se dit qu'elle devait être vraiment vannée la veille au soir !

L'observateur lui, voit Janelle, après quelques heures de sommeil, se lever et contribuer à son tour à l'œuvre. Plus que cela, il voit que c'est à ce moment précis que les choix de composition, de couleurs et même la technique du coup de pinceau sont sublimement géniaux ! Joëlle semble donc apporter la logique de l'organisation matérielle du début de l'œuvre, tandis que Janelle y contribue le génie. Janelle comme l'âme véritable, la nature essentielle de Joëlle.

Ceci expliquant cela, l'Observateur ne s'étonne point. Du déjà vu et parfaitement connu, depuis le temps qu'il observe les humains se débattre dans leur réalité toute relative, sans douter que ... Il ne peut s'empêcher de songer au jour où peut-être Joëlle deviendra consciente de la présence de Janelle ... ou peut-être pas !

Troisième partie — *Nathalie Binette*

Adrienne et Luc se faisaient du souci pour Joëlle. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même depuis quelques temps. Elle avait beau tenter de les rassurer rien n'y faisait. Elle se levait plus tard qu'à l'habitude, arrivait en retard au travail, ne mangeait que pour survivre et avait perdu ce sourire radieux qui savait illuminer la petite maisonnée.

Ils avaient remarqué que la lumière de sa chambre restait allumée plus souvent qu'autrement jusqu'aux petites heures du matin. Ils croyaient qu'elle était peut-être en proie à sa première peine d'amour, ce qui aurait expliqué bien des choses. De son côté, Joëlle ne réussissait pas à chasser la photo de cet homme dans le journal. Gabriel Legendre. Il lui ressemblait à faire lever la chaire de poule; elle en était à se demander s'il ne pouvait pas être son père biologique. Elle n'osait pas aborder le sujet avec ses parents adoptifs, craignant de faire naître une nouvelle tempête dont elle n'avait pas besoin, mais pas du tout; cependant, ce visage persistait à la hanter. Elle devait décrocher, mettre ce visage entre parenthèses et concentrer ses forces à sortir sa tête hors de l'eau. Elle y reviendrait.

Inévitablement, l'inspiration de Joëlle avait fait son baluchon depuis bientôt trois mois. Elle ne se reconnaissait plus, à croire qu'une autre Joëlle partageait son âme, sa soif de justice. Elle ne savait comment s'expliquer ce phénomène étrange, elle chercherait à résoudre ce mystère plus tard. Pour le moment elle était habitée par un besoin ultime de se faire reconnaître à sa juste valeur comme artiste. Ce foutu Gabriel Legendre ne s'en tirerait pas à si bon compte. Après d'interminables nuits blanches à naviguer dans le monde merveilleux du web elle avait finalement trouvé. Eurêka!

Un procédé unique venait d'être breveté et reconnu comme étant infaillible. Cette méthode permettait désormais d'apposer sa signature d'artiste sur la toile en catimini, sous les couleurs, invisible à l'œil nu. Ce processus avait été inventé justement par un peintre qui avait connu le même sort que Joëlle. Il fallait cependant être doté d'une lumière spéciale qui permettait de voir la signature cachée. Joëlle avait noté minutieusement chacune des étapes et s'était procuré tout le matériel nécessaire afin de mettre son plan à exécution.

Le 1^{er} novembre approchait, c'était la journée prévue pour que Joëlle passe déposer de nouvelles toiles au point de rendez-vous. Elle se sentait désormais libérée maintenant qu'elle avait pris sa décision et savait quoi faire. Un grand sentiment de paix l'enveloppait et se sentait prête à peindre la plus belle toile de sa vie, qui saurait assurer, espérait-elle secrètement, son avenir et procurer un répit à ses parents si dévoués pour elle. La futilité de son art s'envolerait. La petite Joëlle était de retour.

Ce soir là, dans sa chambre tamisée, elle avait tendu un canevas sur un cadre de bois, avait minutieusement préparé et nuancé ses couleurs. Elle scrutait ses précieuses notes et devait commencer par apposer sa signature avant toute chose. Ignorant pourquoi, elle avait décidé que sa signature d'artiste ne serait autre chose que « JJ ». Elle suivait scrupuleusement toutes les étapes comme un moine. C'était fait! Maintenant, pinceau en main elle peignait sans pudeur. Elle imprimait jusqu'à son âme sur cette toile sur laquelle sa vie reposait désormais. Un immense sentiment de libération l'envahit. Seule Joëlle était dotée de cette magie de peindre un portrait concret amalgamé divinement à l'abstrait, un talent sublime presque inimitable.

Le lendemain matin au réveil, quelle ne fut pas sa surprise encore une fois de voir sa toile magnifiée, ce n'était pas la première fois qu'elle avait cette impression, qu'elle était face à ce phénomène jusque là sans mots, qu'elle ne pouvait toujours pas s'expliquer. De drôles de questions se bouscuaient dans sa tête, elle ne pouvait pas vraiment encore percer ce mystère, sinon qu'elle était peut-être en transe la veille, euphorique après être restée si longtemps loin de ses pinceaux. Ce qui importait pour le moment, son inspiration était au rendez-vous. Cette fois-ci elle ne ferait qu'une seule toile pour le fameux rendez-vous, restait à savoir si Gabriel s'y présenterait maintenant qu'il était millionnaire. Joëlle se disait que si cet être ignoble était avide de gain et dépourvu de toute loyauté, oui, il y serait. Une chose était certaine, lors de la cueillette du colis, elle avait tout en sa possession pour filmer et photographier la scène à son insu, ce qui lui procurerait une preuve de plus.

Mais viendra-t-il?

Quatrième partie — *Christiane Guindon*

Gabriel était nerveux. C'était demain. Il ne pouvait pas ne pas y aller. Il avait sciemment vendu une des toiles, avec une conscience profonde des conséquences de son geste. Sa photo dans le journal, avec l'œuvre d'une autre personne, ne manquerait pas de faire sortir l'artiste de sa tanière. Il devait savoir à quoi rimait toute cette histoire et rencontrer le génie derrière les six œuvres qu'il avait ramenées chez lui depuis la première fois.

Contrairement à ce qu'on pouvait en déduire en lisant l'article de journal, et il était encore loin d'avoir le statut de l'artiste accompli qui pouvait vivre allègrement de son art. Comme il était rentier, il avait le loisir de courir les galeries et de revenir dans son atelier parfaire son talent, la peinture ayant pris une place de taille dans sa vie solitaire.

Pourquoi, il y a maintenant quatre ans, en se rendant comme d'habitude vers ce kiosque abandonné, avait-il été mis sur le chemin d'une découverte aussi splendide que déconcertante? Pourquoi une personne y avait-elle déposé des œuvres si magnifiques si ce n'était que cet artiste assurément trop timide, modeste, et quelque peu original, avait voulu qu'un quidam les découvre, mais surtout les fasse découvrir? Gabriel avait appelé, mais personne ne s'était manifesté. Son premier réflexe avait été de simplement tourner les talons. Seulement, le doute l'avait pris et, pour préserver les trésors et ainsi éviter qu'ils ne tombent entre des mains malveillantes ou soient détruits, il s'en était emparé sans trop réfléchir à la suite. Il avait dès lors voulu savoir à qui appartenait ce style, ce coup de pinceau d'une finesse innommable que lui-même, au fil des ans, avait cherché à atteindre en vain. Or, le mystère restait entier. Il n'en restait pas moins que cette aventure rocambolesque avait apporté un peu de saveur à sa vie qu'il estimait assez terne et qu'il y avait pris goût.

Au cours de cette première année, la curiosité ayant désormais gagné son quotidien, il était allé plus souvent que d'habitude au kiosque. Mais rien. Jusqu'à la date qui avait marqué le premier anniversaire de la découverte des trois premières toiles sans signature. Le 1^{er} novembre avait par la suite été le jour de l'année qu'il attendait avec le plus d'impatience, avec un mélange d'excitation et de ravissement. Quel merveilleux sentiment d'exaltation, chaque fois ponctué de doutes, de nervosité et de fébrilité. Toutefois, le chassé-croisé avait assez duré; il devait éclaircir le mystère, car il n'en pouvait plus.

Gabriel ne dort pas de la nuit et, aux premières lueurs de l'aube, il se prépara déjà en vue du plan qu'il avait fomenté. Il veillerait à ne pas arriver plus tôt que d'habitude. Pourquoi ne pas faire différent et arriver le premier? se demanda-t-il d'abord. Si l'inconnu devait sentir une présence, il risquait de s'enfuir avec le butin, et le rendez-vous serait manqué. Or, il n'était pas question qu'il attende une année de plus.

Les derniers soubresauts de l'été indien aidant, il n'aurait pas froid aujourd'hui. Il prépara des vivres et beaucoup d'eau, et il rangea dans son vieux coffre en bois, qui lui servirait de tabouret, un bouquin déjà entamé, une lampe de poche et les éléments essentiels à l'entame d'une nouvelle toile qu'il peindrait dans le kiosque, pendant son siège.

Un observateur aurait remarqué, au début, le léger tremblement des mains du jeune homme maintenant installé devant sa toile. Il aurait aussi perçu la bonté qui se dégageait de l'artiste dont les traits se détendaient maintenant que, depuis presque trois heures, il peignait au

son du bruissement des feuilles encore accrochées aux arbres et du gazouillis des oiseaux se préparant pour l'hiver.

Devant lui, l'inspiration, dans toute sa splendeur. La toile de l'artiste fantôme posée tout contre le mur, comme toujours, sur le plancher dont on avait sommairement retiré la poussière et les feuilles mortes. À cette heure, comme par magie, un rayon de soleil perça tout à coup les nuages et vint s'éclabousser sur les délicieuses couleurs de la toile.

Depuis que Gabriel avait parcouru le petit sentier menant au kiosque, heureux d'être là dans la beauté du jour, il savait d'ores et déjà qu'un trésor l'y attendrait une fois le plus. Sans évidemment savoir ni même voir que la toile avait cette fois été signée, sans non plus deviner que Joëlle la pudique, doublée presque consciemment de Janelle la téméraire, affichait un air ahuri devant la tournure que prenait son plan tout à fait génial de signature cachée et de film, Gabriel, tous les sens aux aguets, savait qu'il était épié. Mais il fit mine de rien, se gardant de trahir l'émotion qui le gagnait tout de même, et il attendit.

Conclusion — *Josiane Klassen*

De ses doigts légèrement tremblants, Gabriel dévissa son thermos tout en laissant son regard se marier à la brume matinale : légère, transparente, inspirante. L'eau encore froide lui faisait du bien, le calmait. Une paix étrange s'empara de lui : il avait tout son temps.

Joëlle n'osait bouger. Assise inconfortablement derrière les buissons, tout à son observation, elle ne ressentait pas les crampes qui traversaient ses jambes. Elle regardait ; elle LE regardait. Comment était-ce possible ? Une communion, une sorte d'osmose s'emparait d'elle et l'unissait à lui dans ce matin calme où rien ne bougeait sinon son cœur. Oui, soudainement, elle était lui, il était elle. Était-ce en raison des couleurs qu'il déposait sur son canevas et qui s'unissaient à celles qui brillaient sur sa propre toile reposant non loin ? Était-ce parce que les gestes du peintre lui étaient familiers ? Entre autres, ce regard fondu dans l'horizon, qu'elle connaissait si bien. C'était le sien quand elle disparaissait en tant que Joëlle pour laisser l'œuvre se former au plus profond d'elle-même. Moment béni où rien n'existait plus sinon l'émergence créatrice. Moment où les gestes guidés par un savoir plus grand qu'elle amenaient à la lumière une beauté qui la dépassait. Maintenant elle était témoin de ce que vivait Gabriel ; elle le ressentait. Elle savait que de son geste d'abandon adviendrait quelque chose de nouveau qui le surprendrait, l'émerveillerait peut-être. Briser cet instant de grâce était impossible. Un corbeau se déposa non loin d'elle en croassant. Gabriel sursauta puis tourna la tête dans sa direction, la frôlant presque de son regard bleu. Quand il reprit ses pinceaux, elle se leva en catimini et sans faire de bruit, rebroussa chemin, abandonnant encore une fois son œuvre, sa plus belle œuvre. Elle était bouleversée.

Trois jours à se sentir heureuse, trois jours à se sentir déchirée. Joëlle n'avait pas les mots pour le dire, mais un observateur aurait pu lui révéler qu'elle venait de rencontrer son âme sœur. Elle ne pensait plus à faire valoir ses droits, mais tremblait en imaginant que Gabriel pourrait être accusé de fraude. Il fallait pourtant qu'elle fasse quelque chose, mais rien ne lui venait à l'esprit.

Le lundi, elle retourna au travail le cœur en déroute et la tête ailleurs. Son expérience de caissière l'empêcha de commettre des erreurs, mais son peu d'entrain amena sa patronne à lui suggérer de prendre ses deux semaines de vacances dès le jour suivant. Joëlle obtempéra. Avant de rentrer chez ses parents, se rendre au café lui parut nécessaire afin de se donner des forces pour affronter l'enfermement qu'elle vivait de plus en plus lourdement à la maison. Ses créations l'aidaient, bien sûr, mais tant de choses lui manquaient sans qu'elle sache les nommer. Avec en main son cappuccino, elle s'assit à sa place préférée, non loin des grandes fenêtres qui s'ouvraient sur le monde des passants. Comme elle avait oublié d'emporter le livre de poésie d'Hélène Dorion, qui réchauffait son cœur dans ses moments de nostalgie, elle s'empara d'un journal ouvert à la page des arts. Le nom de Gabriel Legendre y apparaissait. Il exposait ses nouvelles œuvres dans une galerie d'art d'Ottawa. Le destin encore une fois tendait une perche à Joëlle. « Je vais y aller, se dit-elle spontanément. Malgré les dépenses d'un tel voyage, j'irai. »

Arrivée à Ottawa, après avoir déposé sa valise dans la chambre de l'auberge, réservée pour une semaine, elle prit l'autobus jusqu'au musée des Beaux-arts du Canada : elle voulait voir sa peinture, celle que Gabriel avait vendue. Elle la découvrit sans signature. Sur le carton à côté était écrit : « Œuvre sans titre : gagnante au concours des jeunes peintres émergents de 2017, présentée par Gabriel Legendre ». Intriguée, confuse, Joëlle sortit du musée et marcha lentement vers la galerie où Gabriel exposait ses nouvelles œuvres. C'est le cœur tremblant qu'elle y entra. Alors qu'elle anticipait découvrir ses propres peintures mêlées à celles de Gabriel, elle n'en vit aucune. Il n'y avait que des paysages, juste des paysages, ses œuvres à lui. Gabriel non loin parlait avec une jeune femme. Il ne la regarda pas quand elle passa à côté de lui. Émue, intimidée d'être si proche de lui, elle poursuivit sa visite comme un automate et rentra à l'auberge sans voir la beauté des maisons et des arbres qui bordaient les rues. Les jours suivants, elle s'assit des heures devant les toiles, absorbant les couleurs et les formes. En elle se formait un portrait, son portrait à lui, celui de son intimité la plus secrète, celui qu'elle ressentait à travers ses couleurs et sa façon de peindre. Parfois, Gabriel était là, parfois non, mais toujours elle n'osait l'approcher, lui parler, se demandant finalement pourquoi elle était venue. Demain serait sa dernière journée. Dès l'heure d'ouverture de la galerie, elle s'assit devant sa peinture préférée, le cœur lourd de son échec, de son incapacité d'agir.

– C'est votre préférée celle-là, n'est-ce pas ? Ça fait plusieurs jours que vous la regardez. J'en suis honoré.

Gabriel s'assit à côté d'elle. Surprise, elle ne sut que dire. Lui de son côté la regardait intensément, balayant son visage d'un regard attentif. Puis, il recula légèrement.

– Pardonnez mon indiscrétion. Je vous observe depuis le premier jour où vous êtes venue.

Joëlle se leva, troublée. Il se leva à son tour et d'un geste délicat l'invita à se rasseoir.

– Vous savez, ces paysages ne sont pas ce que j'ai rêvé de peindre. Quand je vous ai vu entrer dans la galerie, votre visage, vos yeux tristes, votre air intimidé m'ont frappé et, pardonnez le moi, mais je vous ai observée toute la semaine et l'idée de peindre votre portrait s'est imposée à moi. Depuis longtemps je veux être portraitiste, mais je n'ai jamais osé le faire. Sans doute qu'il ne me manquait un modèle, « le » modèle. Accepteriez-vous de poser pour moi ? La question était directe. Assis tout près d'elle, il semblait tellement jeune et sa sincérité la toucha si bien qu'elle dit oui sans même réfléchir. Dans le fond, c'est inespéré, se dit-elle après coup,

j'aurai ainsi l'occasion de le connaître et de le confronter. Soulagée, elle mentionna qu'elle habitait la ville de Québec et ne serait disponible que là-bas. Lui aussi habitait Québec l'informa-t-il, heureux de la coïncidence. Il lui donna l'adresse de son studio et son numéro de téléphone. Quand elle sortit de la galerie, étourdie, elle s'arrêta boire un double espresso avant de retourner à l'hôtel faire ses bagages.

Il ne fallut que trois semaines à Gabriel pour achever le portrait de Joëlle. Tous deux ne parlaient guère sauf d'art. Elle n'apprit rien sur sa vie intime et ne révéla rien sur la sienne. Mais quelque chose de profond se tissait entre eux. Tous deux le ressentaient, le vivaient quand ils étaient ensemble.

Situé dans un quartier cossu de Sillery, le studio de Gabriel était simple, nu, dépouillé d'artifice. Ni ses peintures à lui ni ses peintures à elle n'y étaient montrées. Le mystère continuait. Comment allait-elle aborder le sujet des toiles dérobées ? Elle se risqua à parler de l'œuvre achetée par le musée des Beaux-arts. Il répondit avec tristesse qu'il l'avait soumise à un concours dans un but précis, mais que ce but n'avait pas été atteint ainsi qu'il l'avait espéré. Comme elle s'étonnait en mentionnant le million de dollars, il la regarda droit dans les yeux et avec un pointe de colère dans la voix il répondit qu'il n'avait aucunement prévu de gagner ce concours encore moins autant d'argent. Les journalistes, dit-il, se sont emparés de la nouvelle ; ils ont uniquement parlé de moi alors que c'est l'œuvre que je désirais mettre en évidence. D'ailleurs je n'ai pas touché à cet argent, ajouta-t-il entre ses dents, et je n'ai pas apposé mon nom sur cette œuvre. Vous n'en êtes pas fier, osa-t-elle demander ? C'est à peine si elle entendit les mots : « comment le pourrais-je ? » sortir de sa bouche. Il ne dit rien de plus. Devant son expression fermée, elle ne s'aventura pas plus loin.

Le portrait était magnifique, innovateur dans sa forme. Il reflétait une telle profondeur de sentiment que l'agent de Gabriel, émerveillé, en fit immédiatement la promotion dans les journaux, ce qui attira encore une fois l'attention sur Gabriel et son œuvre.

Retournée depuis trois mois à sa vie routinière, Joëlle se sentait vide, plus vide qu'auparavant. Gabriel lui avait promis de l'appeler mais il n'en avait rien fait. Le fréquenter dans l'intimité de son studio avait fait grandir en elle le sentiment de symbiose qui l'avait tant émue, mais aussi l'avait empêchée de le confronter sur le vol de ses œuvres. Elle n'osait plus faire un pas dans sa direction. Encore une fois, elle se sentait paralysée tandis que lui semblait l'avoir abandonnée.

Un soir, seule à la maison, elle alla ouvrir la porte à l'insistant visiteur qui agitait la sonnette d'entrée. C'était Gabriel. Prise au dépourvu, sans penser aux conséquences de son geste, elle le fit entrer dans le salon qui s'ouvrait largement sur la pièce adjacente où ses œuvres s'étaient dans toute leur splendeur. Quand il les vit, il porta la main à sa bouche, entra dans le studio et les regarda une par une sans dire un mot. Puis il se retourna vers elle, les yeux brillant de larmes. Mon Dieu, dit-il enfin, c'était toi ! Il ne dit rien de plus et lui tendit une lettre qu'il tenait dans sa main depuis son entrée dans la maison. Sous le choc, elle l'ouvrit en tremblant, la lut attentivement et le regarda. Puis, tous deux au même moment ouvrirent grands leurs bras pour accueillir l'autre sur son cœur.

Notre observateur, toujours attentif, aurait pu nous dire que la lettre était un testament. Le père de Gabriel, mort depuis deux mois, y révélait son secret. Nicholas Legendre n'avait jamais

voulu avoir d'enfant, mais dix ans après son mariage, son épouse donna naissance à des jumeaux, un garçon et une fille. Nicholas s'intéressa au garçon, laissant la petite aux soins de sa femme Janine. Malheureusement, celle-ci mourut deux ans plus tard, donnant à son mari la responsabilité d'élever seul les deux bambins. Peu intéressé à sa fille, il décida de la donner en adoption par l'entremise d'une agence sérieuse, prenant soin cependant de s'informer du nom et de la moralité irréprochable des parents adoptifs. Une fois ce qu'il estimait être son devoir accompli, il continua sa vie d'homme d'affaires, laissant son fils se débrouiller dans une vie bien pourvue en bien matériel mais dénuée d'affection. Dans son testament, il légua sa fortune à son fils Gabriel tout en le mandatant de retrouver sa sœur Joëlle afin de lui donner la part de l'héritage qu'il jugerait bon de lui céder.

Notre observateur n'a pas trouvé les mots pour décrire les sentiments vécus par Gabriel quand il apprit que, non seulement, il avait une sœur, mais que celle-ci était Joëlle.

Aujourd'hui ils partagent leurs richesses monétaires et leurs richesses de cœur. Joëlle a maintenant son nom sur son œuvre au musée et a reçu l'argent placé en fiducie par son frère. Mais le plus précieux est que chacun d'eux sait qu'ils se sont retrouvés grâce au besoin de créer qui les habite tous les deux depuis toujours et que ce besoin les a menés l'un vers l'autre par des chemins tortueux, parsemés de multiples synchronicités. Oui, ils continueront à se parler, à s'expliquer, à se dire, dire ce qu'ils ne savent pas encore l'un de l'autre alors que leurs âmes, elles, se sont reconnues et comprises depuis longtemps.

FIN